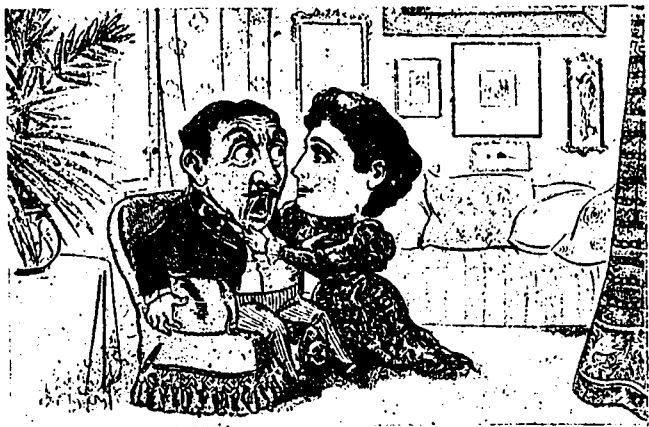
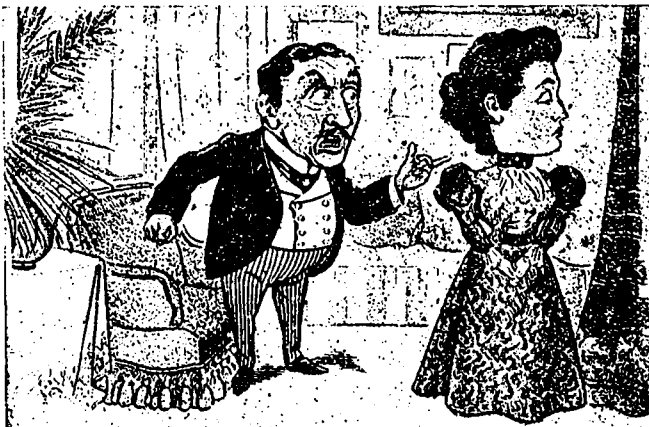


LE TRUC DE MADAME DAMIEN



I

Mme Damien. — Ce matin j'ai commandé à ma couturière une nouvelle toilette de soirée. Je savais que tu ne me la refusais pas.



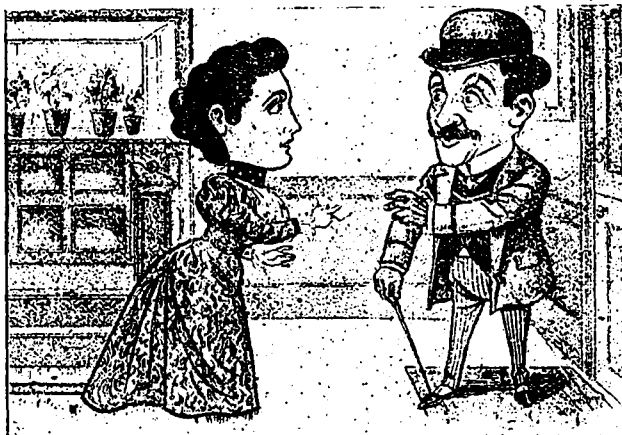
II

M. Damien (tout enlevé). — Ah ! tu savais cela ? Eh bien, tu t'es trompée joliment. Je suis là à peiner, à m'arracher la vie du corps pour faire rejoindre les deux bouts pendant que tu vas commander des robes de 500. Tu peux écrire de suite à ta couturière que tu ne prends pas la robe.



III

Mme Damien. — Ah ! c'est un peu peigne, cela. Il a tout plein d'argent et me refuse une robe dont j'ai besoin. Que faire ?... Tiens ! J'ai une idée. Je crois que j'aurai ma robe quand même. Écrivons.



IV

Mme Damien. — Veux-tu mettre cette lettre à la poste ? C'est une lettre pour contremander l'ordre donné à ma couturière.

LA BOUQUETIÈRE

En face de la Grosse-Horloge de Rouen, le comte Robert d'Andreville, encore vert malgré ses soixante-dix ans, avait arrêté son cheval devant une jeune bouquetière qui lui présentait des roses. Le comte n'y voyait plus bien clair, il tira de sa poche sa face à main et il dévisageait la jeune fille avec un intérêt croissant.

— Un joli bouquet, monseigneur ! avait-elle dit.

— Monseigneur ! Ventre saint gris ! " murmurait à part lui le comte.

Un pareil titre en ce temps-là où tout le monde affectait de ne connaître que des " citoyens ".

On était à la fin de 1795 et le comte, vieux savant, en dehors de toutes les luttes politiques, était resté enfoui dans son cabinet de travail à composer un poème sur saint Romain, patron de Rouen, sans se douter que la Révolution avait eu lieu. Les événements les plus terribles n'avaient retenti que comme un faible écho dans le fond de sa bibliothèque. Un jour, des furieux avaient envahi sa maison, pour mettre tout à feu et à sang, mais l'attitude paisible du comte qui les avait priés d'attendre un moment avant de l'interrompre dans un chapitre qu'il terminait, les avait désarmés.

Ensuite un jeune officier du pays, qui jouissait d'une grande influence dans les clubs, Jean Bussièrès, avait toujours protégé l'hôtel d'Andreville ; et finalement le comte, considéré comme inoffensif, avait passé devant sa table de travail, au milieu de ses chers bouquins, les dates les plus sanglantes de la Terreur.

Mais le comte qui ne s'envenimait de rien, semblait cependant fort intrigué. Il n'avait jamais été en fort bons termes avec son frère le marquis, avec lequel on ne pouvait causer que chiens et chevaux, et qui traitait les belles-lettres de " balivernes ". Mais il se souvenait bien d'une nièce, Yolande, et ce matin même il s'était entretenu d'elle et de sa destinée avec sa vieille servante Martine.

La bouquetière en subissant l'examen du gentilhomme ne pouvait contenir une visible émotion.

— Mon oncle ! murmura-t-elle en regardant le comte bien en face...

— Ma nièce ! Yolande ! Est-ce possible ! — J'ai su que mon frère avait quitté précipitamment son château, qu'il avait gagné l'étranger comme tant d'autres... Moi ! je suis resté, ma nièce... puisque sous ce costume de bouquetière, il faut que je reconnaisse Yolande d'Andreville !... Ma foi ! je ne ferai pas aujourd'hui ma promenade quotidienne... Rentrons !...

Vous devez avoir bien des aventures à me narrer... Moi ! j'ai beaucoup travaillé en ces derniers temps !... J'ai terminé mon poème de saint Romain... Mais, je bavarde, et vous avez sans doute faim et soif !...

Le comte introduisit sa nièce dans le vieil hôtel d'Andreville, et écouta le récit des aventures qui amenaient son retour en Normandie.

D'abord il dut pleurer son frère. Le marquis était mort à Nuremberg au commencement de cette même année 1795.

En mourant, le marquis avait dit à Yolande : " Mon enfant, souvenez-vous que vous avez un oncle à Rouen, mon frère le comte Robert. Bien que nous n'ayons pas les mêmes idées et qu'il soit resté en France au milieu de la horde des Jacobins, c'est un aimable homme. Il n'est pas marié. — Vous l'avez vu plusieurs fois d'ailleurs au milieu de ses livres qu'il ne quitte pas. Si on ne l'a pas empoisonné ou assassiné, peut-être pourrez-vous le retrouver ; car on dit que la tourmente révolutionnaire est un peu calmée..."

D'abord la jeune fille, toute à sa douleur, à la profonde tristesse de son abandon, n'avait pas songé à quitter Nuremberg. Il lui semblait que cette ville calme, ses rues silencieuses et la solennité de ses églises et de ses vieilles maisons, convenait bien à l'état de son âme.

Un soir pourtant, elle comprit que la vie n'était plus possible ainsi, avec des domestiques qu'on ne payait pas et qui ne restaient que par dévouement.

Elle résolut de rentrer en France et d'aller retrouver son oncle.

Elle avait entendu conter souvent, en ces dernières années d'alarmes continuelles, les aventures romanesques de plusieurs dames qu'elle connaissait : évasion, déguisements : Mme de Luse déguisée en homme avait été porter des lettres à Paris — et était revenue ; — Mlle de Saluces déguisée en paysanne, avait fait évader son père des prisons de Caen ; Mme de Saint-Ange-Léon, déguisée en laitière, avait pu communiquer avec la Reine au Temple. — Elle savait bien rentrer en France et regagner la Normandie, où sans doute elle retrouverait les traces de son vieil oncle.

Une raison aussi la poussait à quitter Nuremberg, raison qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, car c'était comme une désobéissance posthume aux volontés du marquis.

Mlle d'Andreville avait naguère remarqué, alors qu'elle habitait paisiblement le château familial, les assiduités, timides cependant, d'un jeune homme, que le marquis avait un jour vertement éconduit.

Jean Bussièrès était le fils d'un riche marchand de chevaux du village d'Andreville. Élégant, excellent cavalier, il avait plus d'une fois suivi les chasses du marquis. Il était devenu bientôt éperdument amoureux d'Yolande — mais jamais il n'avait osé même lui adresser la parole. Un soir, comme un sanglier tenait tête aux chiens et se défendait avec furie, le cheval de la jeune fille, tout à coup affolé, fit un brusque écart et s'élança dans une fondrière. Jean Bussièrès, qui était là, fit faire un bond prodigieux à son propre cheval, rattrappa la bête emportée au risque de sa vie et sauva Yolande d'un péril certain.

Munie de ses dernières économies, elle avait pris la route de Strasbourg — déguisée en paysanne. Mais pour ne pas attirer l'attention par son langage, elle n'avait pas hésité à se déguiser en Française. Elle conterait tout simplement qu'elle était une fille de chambre abandonnée après la mort de ses maîtres émigrés. Elle allait regagner son pays et son oncle.

Elle arriva ainsi en France, tantôt à pied, tantôt dans une charrette de paysans rencontrée sur la route.

Elle approchait de Rouen, lorsqu'au bourg de Liouville une brave